

national. Parmi la classe ouvrière ses résultats immédiats sont la misère et la dépravation.

Voilà pourquoi nous aspirons ardemment à une révolution dans les mœurs populaires.

Voilà pourquoi nous venons aujourd'hui faire un appel pressant à tous les patriotes pour organiser ce mouvement de réaction.

Je supplie nos hommes d'état et ceux de nos concitoyens qui ont étudié l'économie politique d'y réfléchir. Que les hommes de finance se joignent à eux pour inventer un système de coopération, une société fonctionnant d'après le principe des compagnies d'assurance, ou quoique ce soit enfin, qui, en alléchant les travailleurs par la certitude et la grosseur relative des bénéfices, les inviteraient, les presseraient, les obligeraient presque à thésauriser.

Vous me direz qu'une foule d'organisations de ce genre existent déjà. Il y a les sociétés de Forestiers, dont les ramifications s'étendent dans toutes les villes et un grand nombre de campagnes; je connais également les sociétés de Saint Joseph, des Artisans, etc., qui ne diffèrent pas beaucoup des compagnies d'assurance ordinaires.

Je soutiens cependant qu'à côté de ces institutions, il y a place pour une œuvre différente embrassant les intérêts d'une classe négligée : celles des jeunes ouvriers des deux sexes.

Voyez ce qui se passe à la ville comme à la campagne. Les demoiselles de magasins, les employées de fabriques, les couturières et les servantes dépensent le superflu de leur gain, sinon le salaire tout entier, pour leur toilette. Il n'est pas rare que les plumes d'un chapeau coûtent le prix d'un mois de travail.

J'en connais qui tirent l'aiguille tout l'été de six heures du matin à huit heures du soir, accumulant patiemment l'argent que rapporte leur travail acharné, pour s'acheter à l'automne un manteau de vraie fourrure.

Je vous laisse à penser quelle santé délabrée, quels dessous pitoyablement négligés cette luxueuse toison recouvre en pareil cas.

Les jeunes gens des classes correspondantes suivent le même système, avec ce privilège aggravant qu'ils ont de s'endetter.

Et quand ces inconséquents se marient — ce dont ils ne se privent pas — c'est par une misère malheureusement partagée avec de petits innocents qu'ils expient leur absurde et stérile orgueil. Pour une mère qui voit ses enfants manquer de vêtements et souffrir du froid, à quoi sert le souvenir d'avoir eu autrefois un beau manteau ou un chapeau de quinze piastres? Sur toute cette population qui n'a pour fortune et comme garantie d'avenir que ses bras et sa santé on compterait sur les doigts de la main les prévoyants ayant mis quelques piastres à la banque.

La presque absolue totalité assume les obligations de la famille sans un sou d'avance.

Ne voit-on pas qu'il y a là un mal sérieux à guérir?

Je voudrais être millionnaire pour offrir une fabuleuse récompense à qui trouverait l'ingénieux système dont je vous parlais tout à l'heure.

Mais pour le cas où j'aurais eu le bonheur d'intéresser à cette cause d'une importance capitale quelque penseur ou quelque philanthrope, il y a une chose que je prends sur moi de promettre gratuitement : c'est le concours des femmes et c'est l'aide du clergé.

Au sermon sur la vanité qu'il se voit dans l'obligation de répéter si souvent, le curé de chaque paroisse serait heureux d'ajouter une conclusion pratique en recommandant aux victimes du luxe de participer aux bénéfices de la société idéale — encore à créer.

Et s'il fallait dans les différents centres rassembler les ouvrières, leur prêcher la *nouvelle doctrine*, leur distribuer des livrets de Caisse d'Epargne, organiser enfin la bienfaisante évolution, on peut compter sur les femmes instruites, sur les mères charitables qu'on trouve à la tête de chaque village pour en prendre le soin.

J'ai signalé un fléau national qui, on en conviendra, n'est pas chimérique. Plaise à Dieu qu'il se trouve un patriote ou un apôtre qui possède le secret d'y remédier.

M<sup>me</sup> Dandurand.